

Le château de Colombier : son histoire, l'œuvre du peintre l'Eplattenier et du colonel-divisionnaire de Loys pour sa restauration

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: Article

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **79 (1934)**

Heft 12

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-341590>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le château de Colombier.

SON HISTOIRE, L'ŒUVRE DU PEINTRE L'EPLATTENIER
ET DU COLONEL-DIVISIONNAIRE DE LOYS
POUR SA RESTAURATION.

Les cadres et les recrues de la 2^e division logent dans une caserne qui est un monument historique. Il est possible qu'indifférents au charme des vieilles pierres, ils ne subissent



Entrée du château (côté lac).

d'aucune façon l'influence d'un passé prestigieux, il n'en reste pas moins vrai que le cadre magnifique du château de Colombier crée une ambiance, et que par sa robuste silhouette, il fasse naître dans le cœur des soldats le sentiment instinctif qu'ils continuent l'œuvre des ancêtres, qu'ils sont les anneaux d'une chaîne ininterrompue.

Le château de Colombier a été construit au XIII^e siècle

par les seigneurs du lieu, sur l'emplacement d'une forteresse burgonde qui, elle-même, s'était élevée sur les ruines d'un castrum romain.

Les premiers seigneurs, portant écu de gueules à la croix d'argent, cantonnée en chef de deux colombes, étaient de rudes hommes de guerre : Henri, Jacques, Renaud, grièvement blessé devant Soleure assiégée par le comte de Kybourg, Vauthier, Antoine, qui fut lieutenant du comté et agrandit la sombre demeure de ses pères. C'est lui qui fit construire la salle des chevaliers et le long corps de logis en bordure des cours à l'ouest.

Plus tard, Jean-Jacques de Wattenwyl, de Berne, époux de Rose de Chauvirey, éleva la tour d'honneur octogone qui renferme un bel escalier en spirale. A ce moment, la fière demeure seigneuriale que la Renaissance a marquée de son empreinte, étend ses murailles flanquées de tours rondes, et ses courtines, autour d'une vaste cour. On y pénètre par la voûte d'une haute tour à mâchicoulis qui est l'entrée principale de la caserne actuelle. La poterne, qui donne accès au bourg, existe encore. Chaque jour, les compagnies se rendant à l'exercice franchissent ces portes, leurs pas résonnent sous les voûtes où passèrent les chevaliers, sur leurs pesants destriers.

En trois siècles, autour du donjon primitif, le château avait pris sa forme définitive, à l'époque où (en 1564) les fils Wattenwyl le vendirent avec la seigneurie à Marie de Bourbon pour la maison de Neuchâtel. Le prince Henri II d'Orléans-Longueville y séjournait volontiers. Ce fut lui qui, selon la tradition, fit planter les trois allées d'arbres qui sont un des ornements du pays. Il libérait ainsi les habitants d'une lourde dette que l'imprudence d'un receveur communal leur avait imposée.

Au XVIII^e siècle, l'édifice servit de villégiature aux gouverneurs de la principauté. Jean-Jacques Rousseau, alors à Môtiers, et tout ce que le pays comptait de gens d'esprit y était invité par lord Keith, maréchal d'Ecosse, connu sous le nom de « milord maréchal ».

Le château connut la déchéance et la décrépitude au XIX^e siècle. Comme le château des papes, à Avignon, il fut transformé en caserne, au prix du plus lamentable vandalisme. Tout ce qui avait quelque valeur : vieux poêles, plafonds à caissons, meubles, fut détruit ou vendu pour loger les troupes. Mais l'ignorance et l'inconscience des démolisseurs ne put rien contre la robustesse des vieux murs qui avaient bravé d'autres assauts.

Le château devait guérir de ses blessures. Une génération plus respectueuse de l'héritage du passé entreprit sa restauration. Des casernes modernes, mais admirablement adaptées au style de l'ensemble, dégagèrent les anciennes façades. Et l'œuvre du colonel-divisionnaire de Loys vint compléter et achever celle des archéologues et des architectes de l'Etat de Neuchâtel.

Le colonel-divisionnaire de Loys avait le goût des belles choses, le sens de la tradition et une culture artistique étendue. Ce qu'il fit pour les musiques et pour le chant dans la 2^e division, secondé par le compositeur Emile Lauber, avec une compréhension profonde des besoins du soldat, de son « moral », il le répéta dans un autre domaine, lorsqu'on entreprit de restaurer le château de Colombier. Il était convaincu que le cadre, la physionomie des lieux où l'on est appelé à vivre, exercent une influence sur l'esprit et le caractère. Il voulait que les officiers, après leur rude travail, puissent se réunir dans des locaux qui soient agréables à la vue, où tout indique l'élégance et le bon goût. Et ce désir avait une arrière-pensée éducative. Dans un « mess », qui ne rappelle en rien la vulgaire salle à boire d'une cantine, dans l'atmosphère pleine de charme et de confort de chambres où les meubles anciens, les tentures, les tableaux, forment un ensemble harmonieux, le genre débraillé ne convient pas, ni dans la conversation, ni dans la tenue.

En 1916, à Delémont, le colonel-divisionnaire de Loys conçut l'idée de faire décorer la salle des chevaliers, de fixer par des fresques le souvenir de la mobilisation d'août 1914 et de la marche à la frontière. Il fit venir à son quartier-général

le peintre L'Eplattenier, de la Chaux-de-Fonds, un caractère, une volonté, un grand artiste qui fait songer à un maître de la Renaissance. Il lui confia cette tâche écrasante. Il avait bien placé sa confiance.

Pendant plus de deux ans, le maître vécut avec l'état-major de division, en contact permanent avec le divisionnaire. Il partagea l'existence des troupes et, crayons et pinceaux en mains, infatigable, étudia sur place, en marche, en manœuvres, au repos, aux avant-postes, les soldats de toutes armes. Ce fut une splendide moisson de documents et de types. L'armée suisse avait trouvé celui qui devait immortaliser les jours critiques de 1914.

Peu à peu, l'œuvre grandiose s'emparait des murs de la salle à cheminée monumentale, devenue salle d'honneur des officiers de la 2^e division. C'est là qu'au XIV^e siècle, dame Othenette de Cormondrèche, épouse du chevalier Vauthier de Colombier, recevait ses hôtes. Ainsi, grâce à l'intelligente initiative du colonel-divisionnaire de Loys, une œuvre d'art pur, la seule grande peinture qu'ait inspirée, en Suisse, la mobilisation de 1914, a couvert les 150 m² de muraille de la salle des chevaliers, sanctuaire du souvenir.

Sur le mur sud, des deux côtés de la vaste cheminée, les troupes prêtent le serment au drapeau. A l'est, au-dessus des fenêtres, la cavalerie se hâte vers l'Ajoie, l'extrême-frontière. « Le long mur nord porte, en rangs étagés, l'avance conjointe de l'infanterie, de l'artillerie et de la cavalerie — marche souplement rythmée par un groupe de clairons que suit le morceau capital de la garde du drapeau. Enfin, sur le mur ouest, qui est celui du fond, sapeurs, terrassiers et mineurs mettent en état de défense le sol de la frontière. Tout cela d'une éloquence contenue, d'une sobriété dans les tons, qui laisse sa valeur entière au dessin, le plus vivant qui soit. » (M. Maurice Jeanneret, causerie donnée à Radio-Lausanne.)

En 1919, la salle des chevaliers était achevée et l'artiste posait ses pinceaux. Mais le colonel-divisionnaire de Loys n'était plus là pour admirer le bel ensemble dont il avait été

l'animateur. Il était mort subitement, en automne 1917, à Delémont, terrassé par une embolie. Ce fut pour le peintre une perte sensible ; il avait appris à connaître et à estimer



Salle des Chevaliers. Peintures de C. L'Eplattenier.

le caractère et la qualité du divisionnaire, la fermeté de ses convictions, la clarté de ses idées, sa haute conception du rôle d'un chef, il avait été conquis par cette nature si riche, acceptant même ses conseils, car ce soldat avait de surpre-

nantes intuitions artistiques et la passion de ce qui est beau.

Il faut rendre justice au colonel-divisionnaire de Loys ; on lui doit non seulement l'idée des fresques de Colombier, mais il fut l'âme de la restauration du château. Il insista pour qu'on lui rendît ses allures d'autrefois, tout en lui donnant les avantages d'une construction moderne. On installa l'éclairage électrique, mais avec discrétion, embelli par une lustrerie ancienne. Le chauffage central fut dissimulé, les cheminées monumentales conservées, non pas comme ornements inutiles, mais comme éléments de vie et de chaleur communicative. Le merveilleux poêle de la « chambre de la dame », en catelles polychromes, fut reconstitué et remis en place. L'intendance des bâtiments de l'Etat se montra à la hauteur de sa tâche, agissant avec méthode, science et compréhension, soutenue par les conseils éclairés du divisionnaire.

Ainsi le château reprit en partie son ancienne splendeur. Il devint un musée vivant ; car, tout est mouvement dans ses salles et ses cours pleines de la joyeuse animation qu'entretient la vie militaire. Les officiers se sentent chez eux dans leur mess unique en son genre. Le colonel de Perrot, instructeur d'arrondissement de la 2^e division, a été le continuateur du colonel-divisionnaire de Loys ; il a complété son œuvre, et le colonel Sunier saura maintenir la tradition.

* * *

Mais le peintre faisait de nouveaux projets. L'histoire qu'il avait racontée sur les murs de la salle des chevaliers n'était que l'aboutissement d'un lointain passé. Il songea à remonter aux origines de la Confédération suisse, au point de départ de ce sentiment de défense, d'entr'aide, de dévouement à la cause commune, de passion de l'indépendance qui ont maintenu et fortifié l'alliance de 1291. La mobilisation générale de 1914 qui jeta à la frontière 300 000 hommes et 40 000 chevaux, n'était que l'aboutissement d'une longue et glorieuse histoire. La pensée de l'artiste évoqua les

luttres, les sacrifices et les victoires des premiers Suisses, leur indomptable énergie, leur mépris de la mort. Les vastes panneaux de la salle à manger des officiers étaient encore à sa disposition. Il décida d'y peindre les scènes de la naissance d'un peuple.

« Il partit pour les petits cantons, tout entier à son rêve,



Morgarten. Peintures de C. L'Eplattenier.

nous dit M. Jeanneret, passa des mois à en étudier les mœurs, les types, les aspects. Il lui fut aisé, tant il était plein de son sujet, de découvrir sous les apparences contemporaines, la lointaine réalité historique. La somme énorme de croquis, d'études, d'esquisses qu'il rapporta, lui fournit une documentation précise et précieuse pour de grandes compositions, longuement méditées et mûries, qu'un dernier travail d'adaptation et de mise au point devaient transformer en peintures murales : la place d'Altdorf, le Grütli, la bataille de Morgarten. »

Mais quinze ans se passèrent sans qu'il fût donné à l'artiste

la possibilité d'achever sa tâche. Cet énorme travail allait-il rester dans ses cartons ? Il n'était pas homme à s'avouer vaincu. Sa ténacité devait triompher. Il suffit d'un admirateur de ses esquisses pour que sa foi soit communiquée à d'autres. Un certain nombre de personnalités neuchâteloises et d'autres cantons, sans se laisser rebuter par la dureté des temps, se constituèrent en association des « Amis du château de Colombier ». Leur premier but fut la décoration de la salle à manger.

Le mouvement était lancé. Il s'agit maintenant de recruter en masse de nouveaux membres. Le meilleur moyen de se faire une opinion est de se rendre à Colombier et de visiter le château. On y trouvera une exposition des travaux préparatoires du peintre l'Eplattenier, qui ne manquera pas d'attirer tous ceux qu'un même amour de l'art, du sol, du pays et de la grandeur du passé réunissent.

Charles L'Eplattenier doit pouvoir parachever son œuvre, à la gloire de ceux qui ont fondé sur le roc, par la force de leurs bras, la maison des vingt-deux cantons.

Le Comité des « Amis du château de Colombier » est dirigé par un bureau (colonel Sunier, instructeur d'arrondissement, MM. Aug. Romang, préfet, P. Fischer, secrétaire d'arsenal, H. Sandoz, fabricant). Des commissions de finances, de propagande et technique se partagent la besogne. Un *comité d'honneur* a été constitué. On y trouve les noms de MM. Béguin, conseiller d'Etat, H. Guisan, commandant du 1^{er} corps d'armée, Roger de Diesbach, commandant de la 2^e division, J. Humbert, chef du département militaire neuchâtelois, von der Weid, chef du département militaire fribourgeois, colonel-divisionnaire Borel, chef d'arme de l'infanterie, et de beaucoup de personnalités du monde des arts, des lettres, des magistrats, des professeurs et des officiers supérieurs.

RNR.
